



Genre et rapports sociaux de sexes

Isabelle Charpentier

► To cite this version:

Isabelle Charpentier. Genre et rapports sociaux de sexes. Les Cahiers français : documents d'actualité, 2005, Comprendre la société, 326, pp.91-95. hal-03686765

HAL Id: hal-03686765
<https://u-picardie.hal.science/hal-03686765>

Submitted on 4 Jun 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Article paru dans *Les Cahiers Français*, Paris, La Documentation française, n° 326 : « Comprendre la société », juillet 2005, pp. 91-95.

Genre et rapports sociaux de sexe

Isabelle Charpentier (Université de Versailles - Saint-Quentin-en-Yvelines, Centre de Sociologie Européenne - EHESS - CNRS)

A l'instar des relations entre les classes, les rapports entre hommes et femmes structurent le fonctionnement des sociétés humaines et sont au cœur des antagonismes sociaux. Mais la question des relations entre les sexes nous est si intime et familière qu'il semble impossible de l'analyser par un seul retour réflexif sur soi-même. Cette dimension de la vie sociale, pourtant singulièrement complexe, apparaît tellement « naturelle », ancrée dans les inconscients, qu'elle semble « aller de soi » au point de n'être souvent pas même (a)perçue comme telle, tellement accordée à une tradition socio-culturelle, aux attentes et aux représentations qu'elle génère qu'il est difficile de réfléchir à son évidence pour la questionner. Un homme ou une femme éprouve ainsi de grandes difficultés à dire ce que signifie « être un homme » ou « être une femme », précisément parce que ces phénomènes sont consubstantiels à ce qu'ils sont. La différenciation linguistique du masculin et du féminin, où le premier soit se pose comme « neutre », « générique », soit se voit affecté d'une valeur prééminente, semble enregistrée dans toutes les langues sans exception¹. La plupart des individus quitte ainsi l'enfance pour l'âge adulte avec des structures cognitives, des catégories d'entendement, un équipement mental de caractéristiques considérées comme typiques de leur sexe, du point de vue du groupe familial, du groupe social et, plus largement, de la société dans laquelle ils évoluent. Mais depuis l'enquête pionnière de Margaret Mead², l'anthropologie notamment nous apprend que, loin d'être universel, ce qu'une société estime approprié en terme d'attitudes, de comportements, de pratiques, de rôles... pour l'un et l'autre sexe résulte d'un apprentissage social historiquement déterminé et varie considérablement selon le temps, le lieu, les valeurs culturelles de référence, les positions occupées dans l'espace social. Ces visions du monde, qui induisent aussi celles des divisions de ce monde, incluent la partition hommes/femmes ; opérateurs symboliques, elles permettent de rendre le monde intelligible, en lui donnant du sens. Pour l'anthropologue, l'historien ou le sociologue, « ce qu'il convient d'explorer, ce sont les voies par lesquelles chaque société, en fonction de sa structure et de son équilibre, s'approprie ces catégories élémentaires de la perception de soi et des autres pour construire son propre système de régulation des relations interpersonnelles. »³

Relayé pendant de nombreux siècles par une science anatomique exercée exclusivement par des hommes⁴, le dimorphisme apparent des deux sexes (*i.e.* les spécificités anatomiques et physiologiques bien réelles entre les hommes et les femmes, qu'il ne s'agit

¹ Voir F. Héritier, *Masculin/féminin I. La pensée de la différence*, O. Jacob, Paris, 1996.

² M. Mead, *Mœurs et sexualité en Océanie*, Plon, « Terre Humaine », Paris, 1963, rééd. 1993.

³ A. Burguière, « Entre sociologie et anthropologie ; *La civilisation des mœurs en procès* », Préface à H.P. Duerr, *Nudité et pudeur - Le mythe du processus de civilisation*, Editions de la MSH, Paris, 1998, p. XXVII.

⁴ Voir notamment T. Laqueur, *La Fabrique du sexe - Essai sur le corps et le genre en Occident*, Gallimard, Paris, 1992.

évidemment pas de nier⁵), a permis de justifier en nature, tant dans les discours, les représentations que les pratiques, une division hiérarchique entre les sexes (dans laquelle l'infériorité féminine est institutionnalisée et parfois même légalisée⁶), les espaces qui leur sont impartis et les rôles sociaux ainsi « immuables » qui leur sont assignés : « à l'homme la création, la raison, la sphère publique, à la femme la procréation, les émotions et les passions, la sphère privée. »⁷ Longtemps invisibles, déniées, occultées et/ou indiscutées, conformes aux manières de penser la place respective des hommes et des femmes dans la société, sans cesse réinterprétées, les formes de la domination masculine se perpétuent dans le temps, même si elles s'atténuent depuis la seconde moitié du XX^e siècle et/ou se reconstituent plus subtilement. Ainsi par exemple, les femmes sont-elles en effet plus actives qu'avant, mais le marché du travail réinvente des formes de ségrégation à leur encontre, en les confinant dans des emplois moins qualifiés, plus précaires, ou encore en maintenant l'écart entre les salaires et les rythmes de carrière des hommes et des femmes « toute chose égale par ailleurs » (*i.e.* à postes, qualifications, diplômes et durée de travail égaux).

En outre, les justifications biologiques ou purement psychologiques des rapports entre les sexes - qui reviennent en force dans certains espaces sociaux⁸ - arrêtent l'analyse, parce qu'elles procurent à bon compte le sentiment de l'évidence immédiate et qu'elles laissent échapper tout ce qu'elle a précisément de spécifique, c'est-à-dire de social. L'usage des termes de « nature » (féminine) ou encore d'« instinct » (maternel) expose ainsi à prendre l'effet pour la cause et de donner pour explication cela même qu'il convient d'explicitier. Emile Durkheim le soulignait déjà il y a plus d'un siècle : « Les faits sociaux ne sont pas le simple développement des faits psychiques, mais les seconds ne sont en grande partie que le prolongement des premiers à l'intérieur des consciences. [...] Par exemple, si, comme il est arrivé souvent, on voit dans l'organisation de la famille l'expression logiquement nécessaire de sentiments humains inhérents à toute conscience, on renverse l'ordre réel des faits ; tout au contraire, c'est l'organisation sociale des rapports de parenté qui a déterminé les rapports respectifs des parents et des enfants. Ceux-ci eussent été tout autres si la structure sociale avait été différente, et la preuve, c'est qu'en effet l'amour paternel est inconnu dans une multitude de sociétés. »⁹

⁵ Même si, en toute rigueur, il conviendrait toutefois de rappeler avec P. Duret et P. Roussel que « d'un point de vue constructiviste [...] les différences biologiques sont elles-mêmes socialement construites avant d'être investies », in P. Duret, P. Roussel, *Le Corps et ses sociologies*, Nathan, « 128 Sociologie », Paris, 2003, p. 79. Voir aussi D. Gardey, I. Löwy [dir.], *L'Invention du naturel. Les sciences et la fabrication du féminin et du masculin*, Editions des Archives contemporaines, Paris, 2000.

⁶ Voir Y. Ripa, *Les Femmes, actrices de l'Histoire - France, 1789-1945*, Sedes, Paris, 1999, notamment le chapitre III, « Le XIX^e siècle : le renforcement de la différence des sexes », p. 31-40 ; et C. Bard, *Les Femmes dans la société française du XX^e siècle*, Armand Colin, Paris, 2001.

⁷ C. Détrez, *La Construction sociale du corps*, Seuil, « Points Inédit Essais », Paris, 2002, p. 183.

⁸ On en prendra pour seuls exemples la diffusion élargie des thèses de la sociobiologie ou de la psychologie évolutionniste, qui rencontrent un écho croissant au Canada et aux Etats-Unis (voir l'emblématique ouvrage de D. Kimura, *Cerveau d'homme, cerveau de femme ?*, O. Jacob, Paris, 2001), ou encore l'engouement suscité auprès du « grand public » par des livres de vulgarisation pseudo-scientifique, d'inspiration (socio-)psychologique, mettant en scène, jusque dans leurs titres évocateurs, des « qualités » essentialisées attribuées, « par nature », à l'un ou l'autre sexe : parmi les plus célèbres, ceux du psychologue et consultant familial américain J. Gray (*Les Hommes viennent de Mars, les femmes de Vénus*, J'ai Lu, Paris, 2003 [e.o. 1997]), ou encore ceux du couple A. et B. Pease (*Pourquoi les hommes mentent et les femmes pleurent*, First, Paris, 2002, ou *Pourquoi les femmes ne savent pas lire les cartes routières (et les hommes n'écoulent jamais rien)*, First, Paris, 1999). Pour une critique de ces approches, voir R.N. Lancaster, *The Trouble with Nature : Sex in Science and Popular Culture*, University of California Press, 2003.

⁹ E. Durkheim, *De la division du travail social*, PUF, Paris, 1960 [1^{ère} éd. : 1893].

Tout comme la couleur de la peau, le sexe est une propriété corporelle certes distinctive mais arbitraire, contingente et, au départ, non prédictive. Fait biologique, il se voit attaché des déterminations sociales, symboliquement efficientes et socio-logiquement nécessaires, qui ne sont plus des faits de nature, mais bien des faits de culture. Enregistrés comme une « seconde nature »¹⁰, ceux-ci finissent par se passer de justification, sont compris et intégrés par tous, hommes et femmes. Opérateur bio-sociétal, le sexe relève pourtant de l'histoire socio-culturelle d'une société donnée, à un moment donné du temps. C'est ce que résume la formule célèbre de Simone de Beauvoir dans *Le Deuxième sexe* : « On ne naît pas femme, on le devient »¹¹ - ...à condition toutefois de la prolonger par son *nécessaire* corollaire : « on ne naît pas homme, on le devient » (cf. *infra*). Toutes les recherches explorant ce champ multidimensionnel du savoir, *au carrefour de plusieurs disciplines des sciences sociales elles-mêmes plus ou moins cloisonnées* (anthropologie, ethnologie, histoire sociale, démographie, linguistique, sociologie¹², science politique...), se gardent donc actuellement et depuis une trentaine d'années d'éterniser dans une nature (le sexe) le produit d'une histoire. Grâce à des outillages théoriques et des appareillages méthodologiques divers, elles s'attachent au contraire à saisir les processus à l'origine de la transformation de l'histoire en nature, de l'arbitraire culturel en arbitraire naturel ou, si on veut le dire autrement, aux modalités de « naturalisation » des constructions sociales qui fondent la hiérarchisation et la « valence différentielle des sexes »¹³, présentes dans toutes les sociétés sous des formes diversifiées. Au-delà de leurs différences, elles présentent le point commun de dé-construire les étapes de ce « long travail collectif de socialisation du biologique et de biologisation du social »¹⁴, ainsi que les effets qu'il a produit et produit encore, sur les corps et sur les mentalités, sur les pratiques et sur les représentations.

Après des décennies de délaissement de la problématique des relations entre le masculin et le féminin¹⁵, tardivement reconnues comme objets d'études scientifiques et catégories pertinentes d'appréhension et d'objectivation du monde social, articuler et mettre en perspective les connaissances actuelles, éparées et disparates, sur le « genre » (*gender*) et les rapports sociaux de sexe¹⁶ constitue aujourd'hui une véritable gageure, en raison du foisonnement exponentiel et de l'extraordinaire vitalité de la littérature scientifique (en particulier anglo-saxonne) depuis les années 1970-1980, comme de la multiplicité des dimensions de la vie sociale abordées. En France, où l'exploration de ce champ d'investigation accuse un certain retard, les premières synthèses commencent tout juste à être

¹⁰ Voir B. Lahire, « Héritages sexués : incorporation des habitudes et des croyances », in T. Blöss [dir.], *La Dialectique des rapports hommes/femmes*, PUF, Paris, 2001, p. 9 sq.

¹¹ S. de Beauvoir, *Le deuxième sexe*, Paris, Gallimard, rééd. 2003 [1^{ère} éd. 1949].

¹² En toute rigueur, il serait sans doute plus juste de parler « des » sociologies spécialisées, tant l'objet « genre » ou/et « rapports sociaux de sexe » peut apparaître transversal au sein d'une même discipline : ainsi, la sociologie du travail, celle de l'éducation, de la famille, de la politique, de la sexualité, du corps, du sport, de la médecine, de la consommation, de la littérature ou encore des pratiques culturelles pour n'en citer que quelques-unes, ont-elles pu tour à tour ou simultanément s'en saisir, sans forcément dialoguer entre elles, encore moins avec les autres disciplines.

¹³ L'expression est de F. Héritier, *Masculin/féminin I*, *op. cit.*

¹⁴ P. Bourdieu, *La Domination masculine*, Seuil, Paris, 1998, p. 9.

¹⁵ Voir T. Blöss [dir.], *La Dialectique des rapports hommes/femmes*, *op. cit.* ; J. Laufer, C. Marry, M. Maruani [dir.], *Masculin - Féminin : questions pour les sciences de l'homme*, PUF, Paris, 2001 ; F. Héritier, *Masculin/féminin II. Dissoudre la hiérarchie*, O. Jacob, Paris, 2002 ; *Le Mouvement social*, n° 198 : « Féminin et masculin », janvier-mars 2002 ; M. Ferrand, *Féminin Masculin*, La Découverte, « Repères », Paris, 2004.

¹⁶ Selon les perspectives théoriques retenues et/ou les disciplines qui se les approprient, ces deux expressions (comme celle de « différence des sexes ») ne sont pas toujours utilisées comme synonymes et l'usage de l'une plutôt que de l'autre suffit parfois à étiqueter les auteurs dans telle ou telle tradition de recherche ; objets de luttes - souvent vives - et d'appropriations multiples, en perpétuelle évolution, les (re)définitions et les (re)formulations de ces catégories d'analyse renvoient à des enjeux savants et/ou politiques impossibles à détailler ici.

produites depuis le début des années 2000, qui fournissent les repères indispensables à la compréhension des diverses problématiques de ce grand chantier encore très partiellement exploré¹⁷.

Il convient d'abord de rappeler que la notion anglo-saxonne de genre (soit, pour le dire vite, le sexe appréhendé comme catégorie historiquement, socialement et culturellement construite) a permis à l'origine essentiellement de penser « l'objet femme »¹⁸. Si les recherches « féministes » et, à un degré moindre, « féminines » (ou « sur les femmes »)¹⁹ ont longtemps été stigmatisées et marginalisées, en particulier en France, en raison de « l'illégitimité », de l'hétéronomie et de la « non spécificité » d'un objet qui n'existerait pas en tant que tel - *i.e.* coupé des autres domaines de recherches des sciences humaines et sociales - et/ou, enfin, de l'empreinte explicitement politique et militante - *i.e.* non « scientifique » - du « féminisme radical » qui le marquerait négativement, les chercheurs de différents horizons disciplinaires sont, depuis plus de vingt ans, de plus en plus nombreux à investir le concept de genre et à adopter des approches faisant la part belle à la dimension des rapports sociaux de sexe.

Pour résumer, outre les réflexions et débats essentiellement théoriques, plus ou moins polémiques, autour de la genèse, des usages et de la pertinence heuristique des différents paradigmes et concepts (animés ou non d'intentions militantes/politiques explicites) qui circulent dans ce domaine de recherches, une partie des travaux analyse spécifiquement comment diverses instances en charge de la perpétuation de l'ordre des genres exercent un contrôle social puissant sur les corps (notamment féminins), opérateurs particulièrement structurants de la définition et de la (re)production des identités sexuées et sociales qu'ils

¹⁷ Sur les usages de la notion d'origine anglo-saxonne de genre (« *gender* ») dans les sciences sociales, voir C. Delphy, *L'Ennemi principal*, vol. 2 *Penser le genre*, Syllepse, Paris, 2002 ; M.-C. Hurtig, M. Kail, H. Rouch [dir.], *Sexe et genre - De la hiérarchie entre les sexes*, CNRS Editions, Paris, 2002 ; *Vingtième siècle*, n° 75 « Histoire des femmes, histoire des genres », juillet-septembre 2002 ; D. Fougeyrollas-Schwebel, C. Planté, M. Riot-Sarcey, C. Zaïdman [dir.], *Le Genre comme catégorie d'analyse. Sociologie, histoire, littérature*, L'Harmattan, Paris, 2003 ; R.-M. Lagrave [dir.], *Dissemblances. Jeux et enjeux du genre*, L'Harmattan, Paris, 2003 ; J. Laufer, C. Marry, M. Maruani, *Le Travail du genre - Les sciences sociales à l'épreuve de la différence de sexe*, La Découverte/MAGE, Paris, 2003 ; L. Capdevila [dir.], *Le Genre, face aux mutations. Masculin et féminin, du Moyen Age à nos jours*, PUR, Rennes, 2003 ; I. Löwy, H. Rouch [dir.], « La distinction entre sexe et genre. Une histoire entre biologie et culture », in *Les Cahiers du genre*, n° 34, L'Harmattan, Paris, 2003 ; C. Bard, C. Baudelot, J. Mossuz-Lavau [dir.], *Quand les femmes s'en mêlent - Genre et pouvoir*, La Martinière, Paris, 2004 ; M. Maruani [dir.], *Femmes, genre et sociétés - L'état des savoirs*, La Découverte, Paris, 2005 ; I. Charpentier, *Genre et rapports sociaux de sexe*, La Dispute, Paris, à paraître en 2006.

¹⁸ Voir C. Frisque, *L'Objet femme*, La Documentation Française, Paris, 1997.

¹⁹ A l'instar de la partition qui structure les courants anglo-saxons, « recherches féministes » et « recherches féminines » ou « sur les femmes » ne sauraient en effet être confondues en France : comme le rappelle C. Frisque, les premières « sont des travaux militants qui visent à mettre en évidence les mécanismes de la domination d'un sexe sur l'autre, tandis que les 'recherches sur les femmes' prennent simplement ce groupe pour objet et aspirent à se fondre dans le champ scientifique. Les recherches 'féministes', développées à partir des années 1960 et surtout 1970, lient d'emblée à la visée de connaissance un objectif d'action politique et sont indissociables d'un militantisme au sein du mouvement de libération des femmes. [...] Les études 'sur les femmes' sont aussi issues de ce mouvement, mais elles ont choisi l'intégration au sein du champ universitaire. [...] Cette démarche suppose la mise à distance des fins politiques, préalable nécessaire à l'institutionnalisation. [...] Si les chercheuses (et les quelques chercheurs) qui prennent les femmes pour objet sont assimilées au monde universitaire, elles demeurent néanmoins généralement périphériques et leur travail n'est pas toujours largement connu des secteurs plus académiques ni pleinement reconnu. » (*L'Objet femme*, *op. cit.*, p. 11-12). Sur la structuration de ce champ de recherche en France et les oppositions qui le traversent, voir R.-M. Lagrave, « Recherches féministes ou recherches sur les femmes ? », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 83, 1990, p. 27-39.

contribuent précisément à « incarner » au double sens du terme²⁰. Les perceptions différenciées du corps, masculin et féminin, entraînent une division sexuelle de ses usages et fonctions légitimes²¹ (notamment en matière de sexualité²²), fondements de la construction et de l'évolution - fluctuante dans l'espace, dans le temps et selon les classes sociales - des représentations (mais aussi de l'adhésion ou du rejet) des identités subjectives de genre ; c'est donc aussi l'invention des modèles de comportements et rôles sociaux sexués (« *gender roles* » dans la terminologie anglo-saxonne) constitutifs de la (des) féminité(s) et, à un degré bien moindre - cf. *infra* -, de la (des) masculinité(s) qui est appréhendée, ainsi que la construction des pratiques et orientations sexuelles. D'autres travaux sont centrés sur l'organisation différenciée des activités sociales selon le genre : initiée lors du processus de socialisation commencé dès la prime enfance (au sein de la famille et de l'école, de la maternelle à l'enseignement supérieur²³) et qui se poursuit, de manière plus ou moins diffuse, tout au long de la vie des individus (dans la division sexuelle des rôles domestiques et parentaux²⁴, la vie de couple²⁵, ou encore par l'intermédiaire des médias, des sociabilités - culturelles, sportives, etc... - nouées au sein des groupes de pairs²⁶...), la « sexuation »²⁷ -

²⁰ Pour des exemples de travaux récents, voir Y. Knibiehler, *Histoire des mères et de la maternité en Occident*, PUF, « Que sais-je », Paris, 2000 et, sous sa direction, *Maternité, affaire privée, affaire publique*, Bayard, Paris, 2001 ; L. Boltanski, *La condition fœtale. Une sociologie de l'engendrement et de l'avortement*, Gallimard, Paris, 2004 ; E. Fassin, D. Memmi [dir.], *Le Gouvernement des corps*, Editions de l'EHESS, Paris, 2004 ; R. Ghigi, « Le corps féminin, entre science et culpabilisation. Autour d'une histoire de la cellulite », in *Travail, genre et sociétés*, n° 12, 2004 ; M. Iacub, *L'Empire du ventre : pour une histoire critique de la maternité*, Fayard, Paris, 2004.

²¹ Pour des exemples de travaux récents, voir C. Détrez, *La Construction sociale du corps*, op. cit. ; P. Duret, P. Roussel, *Le Corps et ses sociologies*, op. cit. ; M. Darmon, *Devenir anorexique. Une approche sociologique*, La Découverte, Paris, 2003 ; F. Héritier, M. Xanthakou [dir.], *Corps et affects*, O. Jacob, Paris, 2004 ; J. Le Blanc, *L'Archéologie du savoir de Michel Foucault. Pour penser le corps sexué autrement*, L'Harmattan, Paris, 2004 ; *Problèmes politiques et sociaux* (La Documentation française), M. Darmon, C. Détrez [dir.], « Corps et société », n° 907, décembre 2004 ; *Travail, Genre et Sociétés*, n° 12, 2004 : « Le travail du corps » ; G. Vigarello, *Histoire de la beauté. Le corps et l'art de l'embellir de la Renaissance à nos jours*, Seuil, Paris, 2004.

²² Pour des exemples de travaux récents, voir *Sociétés contemporaines*, n° 41-42, novembre 2001 : « Les cadres sociaux de la sexualité » ; G. Vigarello, *Histoire du viol*, Seuil, « Points Histoire », Paris, 2001 ; M. Bozon, *Sociologie de la sexualité*, Nathan, « 128 Sociologie », Paris, 2002 ; Y. Knibiehler, *La Sexualité et l'histoire*, O. Jacob, Paris, 2002 ; C. Fabre, E. Fassin, *Liberté, égalité, sexualités - Actualité politique des questions sexuelles*, Belfond/Le Monde, Paris, 2003 ; G. Ignasse, D. Welzer-Lang, *Genre et sexualité*, L'Harmattan, Paris, 2003 ; D. Bastien, M. Bozon, J.-M. Chaumont, J. Marquet [dir.], *Normes et conduites sexuelles. Approches sociologiques et ouvertures pluridisciplinaires*, Académia-Bruylant, 2004 ; F. Casta-Rosaz, *Histoire de la sexualité en Occident*, La Martinière, Paris, 2004 ; A. Giddens, *La Transformation de l'intimité - Sexualité, amour et érotisme dans les sociétés modernes*, Le Rouergue/Chambon, Paris, 2004 ; T. Laqueur, *Le Sexe en solitaire - Contribution à l'histoire culturelle de la sexualité*, Gallimard, Paris, 2005 [e.o. 2003].

²³ Voir par exemple « Une scolarisation différentielle », in T. Blöss [dir.], *La dialectique des rapports hommes/femmes*, op. cit., p. 73-124.

²⁴ Voir par exemple T. Blöss, « L'égalité parentale au cœur des contradictions de la vie privée et des politiques publiques », in T. Blöss [dir.], *La dialectique des rapports hommes/femmes*, op. cit., p. 45-70 et *Travail, Genre et Sociétés*, n° 6, 2001 : « Femmes providentielles, enfants et parents à charge ».

²⁵ Voir J.-C. Kaufmann, *La Femme seule et le Prince charmant*, Presses Pocket, Paris, 2001 ; *Sociologie du couple*, PUF, « Que sais-je », Paris, 2003 et *Premier matin - Comment naît une histoire d'amour*, Presses Pocket, Paris, 2004.

²⁶ Pour des exemples de travaux récents en ce domaine, appliqués aux pratiques culturelles, artistiques ou sportives sexuellement différenciées, voir I. Charpentier, E. Pierru, « Pratiques de sociabilités lectorales et *gender gap* », in I. Charpentier et alii, *Les Pratiques culturelles des Français(e)s*, Rapport pour le DEP du Ministère de la Culture, novembre 2001, p. 50-82 ; S. Faure, « Filles et garçons en danse hip-hop. La production institutionnelle de pratiques sexuées », C. Mennesson, « Etre une femme dans un sport 'masculin' : modes de socialisation et construction des dispositions sexuées » et W. Lizé, « Imaginaire masculin et identité sexuelle. Le jeu de rôles et ses pratiques », tous trois in *Sociétés contemporaines*, n° 55, 2004 ; G. Sellier, E. Viennot [dir.], *Culture d'élite, culture de masse et différence des sexes*, L'Harmattan, Paris, 2004 ; I. Charpentier, « Lectrices et lecteurs de *Passion simple* d'Annie Ernaux : les enjeux sexués de la réception d'une écriture de l'intime sexuel »

inégalitaire - produit des effets en matière tant d'activités et de hiérarchies professionnelles²⁸, qu'en politique, où perdurent - même s'ils se réduisent, sous conditions - écarts de politisation entre hommes et femmes et comportements politiques sexuellement différenciés, alors aussi que le métier politique, malgré les lois récentes sur la parité, demeure encore très largement une profession masculine²⁹.

La richesse de ces travaux n'occulte pas toutefois un manque de plus en plus dommageable dans les recherches : on a en effet souligné que la notion de genre, au centre de débats politiques, philosophiques³⁰ et juridiques souvent vifs, a surtout permis jusqu'à lors de problématiser « l'objet femme » ; pourtant, elle suggère aussi une appréhension *relationnelle* de la construction de la différence des sexes et de leurs rapports, et rend certes possible une approche de la/des féminité(s), mais encore de la/des masculinité(s). Force est cependant de constater que les travaux sociologiques³¹ sur le(s) masculin(s) et la construction de la virilité demeurent encore bien peu nombreux, au moins en France³². Or, en l'absence d'enquêtes approfondies sur les représentations masculines, on court toujours le risque d'aborder certains phénomènes sexués - et, en particulier, de saisir pratiques et discours masculins - au prisme exclusif des catégories d'entendement féminin, à présent (seules) mieux connues ; on

et, avec E. Pierru, « Réseaux de sociabilité et circulation matérielle et symbolique des produits culturels en milieux populaires », in I. Charpentier [dir.], *Comment sont reçus les textes ? Actualités des recherches en sociologie de la réception et des publics*, Creaphis, Paris, à paraître en 2005.

²⁷ On emprunte le terme à M. Pagès (« Corporités sexuées : jeux et enjeux », in T. Blöss [dir.], *La Dialectique des rapports hommes-femmes*, op. cit.), qui le circonscrit ainsi : « Ce processus se développe à partir d'une pratique ayant un caractère sexué fortement marqué. La réalisation de la pratique commande alors l'identification à un genre » (note 1 p. 219).

²⁸ Pour des exemples de travaux récents, voir P. Alonzo, *Femmes et salariat. L'inégalité dans la différence*, L'Harmattan, Paris, 2000 ; F. Battagliola, *Histoire du travail des femmes*, La Découverte, « Repères », Paris, 2000 ; M. Maruani, *Travail et emploi des femmes*, La Découverte, « Repères », Paris, 2000 ; S. Fortino, *La Mixité au travail*, La Dispute, Paris, 2002 ; M. Buscatto, « Chanteuse de jazz n'est point métier d'homme », in *Revue Française de Sociologie*, n° 44-1, janvier-mars 2003 ; A. Junter et alii, « L'égalité professionnelle : vingt ans après », in *Travail, genre et sociétés*, n° 12, 2004.

²⁹ Pour des exemples de travaux récents, voir *Politix*, numéros spéciaux « La cause des femmes », vol. 13, n° 51, 2000 et « La parité en pratiques », vol. 15, n° 60, 2002 ; M. Sineau, *Profession femme politique. Sexe et pouvoir sous la Cinquième République*, Presses de Sciences Po, Paris, 2001 ; C. Achin, M. Paoletti, « Genre et construction de liste : sélection et recrutement pratique des femmes candidates aux élections municipales de 2001 », D. Dulong, F. Matonti, « L'indépassable féminité. La mise en récit des femmes en campagne » et S. Latté, E. Fassin, « La galette des reines. Des femmes en campagne », les trois in J. Lagroye, P. Lehingue, F. Sawicki [dir.], *Mobilisations électorales. Le cas des élections municipales de 2001*, PUF/CURAPP, Paris, 2004 ; C. Bard, C. Baudelot, J. Mossuz-Lavau [dir.], *Quand les femmes s'en mêlent*, op. cit. ; Z. Djider C. Ravel, *Femmes et Hommes, Regards sur la parité*, INSEE, Paris, 2004 ; S. Pionchon, G. Derville, *Les Femmes et la politique*, PUG, Grenoble, 2004 ; C. Achin, « Le Mystère de la chambre basse » - *Comparaison des processus d'entrée des femmes au Parlement France-Allemagne 1945-2000*, Dalloz, Paris, 2005.

³⁰ La théorie « queer », dont Judith Butler constitue l'une des fondatrices, conteste ainsi l'opérationnalité du concept de genre, soulignant la diversité des identités sexuées (homosexuel(le)s, « transgenre ») et estime nécessaire le dépassement de la dichotomie entre le masculin et le féminin, les sexualités hétéro- et homosexuelles. Voir J. Butler, *Gender Trouble*, London, Routledge, 1990, rééd. revue 2004.

³¹ A la différence des travaux importants qui commencent, en France, à être menés en histoire depuis la fin des années 1990. Voir, pour des exemples récents, M.-V. Gauthier, *Le Cœur et le corps - Du masculin dans les années soixante - Des hommes écrivent à Ménie Grégoire*, Imago, Paris, 1999 ; O. Roynette, *Bons pour le service - L'expérience de la caserne en France à la fin du XIXe siècle*, Belin, Paris, 2000 ; L. Capdevila, « L'identité masculine et les fatigues de la guerre (1914-1945) », in *Vingtième Siècle*, n° 75, juillet-septembre 2002 ; M. Pigenet, « A propos des représentations et des rapports sociaux sexués. Identités professionnelles et masculinité chez les dockers français (XIX-XXe siècles) », in *Le Mouvement social*, n° 198, 2002 ; L. Capdevila, F. Rouquet, F. Virgili, D. Voldman, *Hommes et femmes dans la France en guerre (1914-1945)*, Payot, Paris, 2003.

³² A la différence des travaux menés dans les pays anglo-saxons, où la recherche sur le(s) masculin(s) commence à s'institutionnaliser, grâce en particulier à la création de revues pluridisciplinaires, telle *Men and masculinities*.

appréhenderait alors, au mieux, un masculin qui se dit lui-même à travers ces derniers schèmes d'appréciation intériorisés³³, au pire, un masculin « imaginé » par le/la sociologue à travers eux. A l'heure où, si l'on souhaite progresser dans leur compréhension et leur comparaison sérieuse avec celles des femmes, il semble urgent de considérer *aussi* dans les analyses sociologiques les expériences concrètes « ordinaires » des hommes³⁴, notamment hétérosexuels³⁵, il conviendrait sans doute de relever ce nouveau défi³⁶. Une telle perspective supposerait toutefois de questionner sociologiquement au préalable cette *terra incognita* que constitue(nt) encore très largement en France le(s) masculin(s), en réfléchissant notamment à l'impact du discours politique féministe, lequel a pu, dans ses dimensions les plus radicales au moins, constituer un tel objet de recherche comme non prioritaire, voire « politiquement déplacé »...

³³ Voir A. Rauch, *L'Identité masculine à l'ombre des femmes : de la Grande Guerre à la Gaypride*, Hachette, Paris, 2004.

³⁴ En effet, l'essentiel des travaux de D. Welzer-Lang (*Le Viol au masculin*, L'Harmattan, Paris, 1988 ; *Les Hommes violents*, Côté-Femmes, Paris, 1996 ; « L'échangisme : une multisexualité commerciale à forte domination masculine », in *Sociétés contemporaines*, n° 41-42, 2001 ; *Les Hommes aussi changent. Que pensent les hommes des femmes*, Payot, Paris, 2004 ; sous sa direction, *Nouvelles approches des hommes et du masculin*, PUM, Toulouse, 2000 ; avec L. Mathieu, *Prostitution : les uns, les unes et les autres*, Métailié, Paris, 1994) porte sur les « marges » des comportements masculins : « minorités sexuelles » (homosexuels, bisexuels, travestis, prostitués masculins), pratiques (relativement) « rares » et « sensationnelles » (viols, violences, échangisme...), et non sur les représentations et pratiques masculines plus « ordinaires », qui demeurent globalement les grandes absentes des analyses.

³⁵ Celles des homosexuels masculins apparaissent en revanche un peu mieux connues, préoccupations de santé publique liées à la propagation du virus du sida et actualité liée au PACS et au mariage homosexuel obligent. Outre les recherches pionnières de M. Pollak, voir, plus récemment, R. Mendès-Leité, B. Proth, P.-O. de Busscher, *Chroniques socio-anthropologiques au temps du sida. Trois essais sur les (homo)sexualités masculines*, L'Harmattan, Paris, 2000 ; F. Tamagne, *Histoire de l'homosexualité en Europe : Berlin, Londres, Paris 1919-1939*, Seuil, Paris, 2000 et *Mauvais genre ? Une histoire des représentations de l'homosexualité*, La Martinière, Paris, 2001 ; D. Borrillo, P. Lascoumes, *Amours égales ? Le PACS, les homosexuels et la gauche*, La Découverte, Paris, 2002 ; G. Chauncey, *Gay New York, 1890-1940*, Fayard, Paris, 2003 ; G. Menard, *Mariage homosexuel. Les termes du débat*, Liber, Montréal, 2003 ; H. Buisson-Fenet, *Un Sexe problématique : l'Eglise et l'homosexualité masculine en France (1971-2000)*, PUV, Vincennes, 2004 ; B. Coulmont, « Devant Dieu et face au droit ? Le mariage religieux des homosexuels aux Etats-Unis », in *Critique internationale*, n° 25, 2004 ; C. Falcoz, « Virilité et accès aux postes de pouvoir dans les organisations - Le point de vue des cadres homosexuels », in *Travail, genre et sociétés*, n° 12, 2004.

³⁶ Sur cette nouvelle (et nécessaire) direction de recherche, voir l'article programmatique, côté... historiens, d'A.-M. Sohn, « Un nouveau défi : traiter à égalité féminin et masculin, ou de l'histoire des femmes à l'histoire de 'tous les garçons et les filles' », in *Le Mouvement social*, n° 198, 2002, p. 129-150. Et la partie intitulée : « Vers une histoire de la masculinité », in A.-M. Sohn, F. Thélamon [dir.], *L'Histoire sans les femmes est-elle possible ?*, Perrin, Paris, 1997.